

T. 13 G 14

LES DEUX STATUES



LA BOÉTIE & MONTAIGNE

A. STORCK, ÉDITEUR. LYON

AVANT-PROPOS

Non seulement comme vieux sarladais, mais peut-être à d'autres titres, j'ai, ce me semble, des devoirs particuliers à remplir envers la mémoire d'Etienne de la Boétie. Pourtant je m'étais juré de ne rien dire à l'occasion de l'inauguration de sa statue. Mais la Société historique et archéologique du Périgord vient de me forcer à rompre mon serment. Elle m'a invité, dans des termes qui ne souffrent point de refus, à la représenter aux fêtes prochaines. Pour répondre à cet honneur, que dois-je faire ? M'appréter à discourir ? Non. Assez d'autres voix beaucoup plus éloquentes que la mienne, seront entendues devant l'œuvre remarquable de M. Tony Noël. Au lieu d'un discours j'offre à mes concitoyens et amis — c'est tout un, — la petite fantaisie suivante où je me suis plu à dessiner sous plu-

sieurs aspects différents, sans nul esprit de système ni de parti, l'ami de Montaigne. — L'étude attentive des documents m'a seule guidé dans l'esquisse de cette figure à demi voilée, attachante par ses voiles mêmes. » Il est dans le style des indéterminations qui plaisent », dit un autre périgourdin illustre, ou illustré aussi par une grande amitié, Joubert, l'ami de Châteaubriant. Ce mot sur le style s'applique pareillement à certaines physionomies littéraires du passé. Il serait dommage que la lumière de l'histoire les éclairât mieux; car un de leurs attraits est de se prêter, dans une certaine mesure, à la libre diversité des jugements portés sur elles. Le tout est de choisir le plus vraisemblable, le plus solidement motivé. Si l'on prend la peine de me lire jusqu'au bout, on verra que ma manière d'apprécier le célèbre inconnu, prochainement fêté, diffère, il est vrai, quelque peu, de l'opinion courante, mais n'est pas moins propre, loin de là, à lui mériter les suffrages et les sympathies des temps nouveaux.

G. T.

Fin juin 1892.

LES DEUX STATUES

C'était le soir d'un jour de fête. Toute la journée, la petite ville de Sarlat avait célébré un triomphe, non celui d'un homme, mais, ce qui est bien plus civique, d'une statue : le rêve vaut toujours mieux que la réalité. Elle avait voulu posséder, au moins après sa mort, l'un de ses plus illustres enfants, Etienne de la Boétie, pour le dédommager peut-être d'avoir dû pendant sa vie habiter loin de ses murs... Et comme il n'est rien de tel qu'une apothéose de ce genre, de même qu'un enterrement, pour faire trêve aux luttes des partis, le retour de ce grand mort avait paru réconcilier les

vivants. Une harmonie qui n'était point seulement musicale, une surprenante unanimité au milieu d'une non moins extraordinaire animation, avait salué la résurrection marmoréenne du penseur, du poète, du magistrat dont la devise fut, en un temps ensanglanté : *Pax et Lex*.

Quand je dis qu'on était unanime, entendons-nous bien. On l'était précisément parce qu'on ne se comprenait pas le moins du monde. Les uns se plaisaient à voir dans l'auteur du *Contr'un* un révolutionnaire de l'avant-veille, le précurseur de Rousseau, le Saint-Jean-Baptiste de la République ; aux yeux des autres, cet ami du sceptique Montaigne, ce conseiller du Roy en son Parlement de Bordeaux, passait pour un fiéffé réactionnaire. Aussi tous les partis déployaient-ils la même sincérité dans l'explosion de leur enthousiasme contradictoire ; chacun d'eux fêtait son saint dans le même homme diversement jugé, Janus historique à deux faces. Il en était de cette journée brillante et bruyante comme de ces batailles, les plus glorieuses de toutes à coup sûr, après lesquelles les deux armées vont chanter

le *Te Deum* avec une égale satisfaction. En d'autres termes, on était d'accord pour ne pas s'entendre; et cette concorde apparente des cœurs, fondée sur une réelle opposition des esprits, servait de masque à une lutte sourde autour de cette statue qu'on se disputait. Eh quoi! les statues mêmes à Sarlat — religieuses ou profanes — devenues perturbatrices du repos public! — Cependant, malgré tout, on avait tant ri, on avait tant bu, on avait tant péroré, on s'était tant amusé toute la journée, que cette gaieté exceptionnelle donnait l'illusion charmante ou plutôt l'avant-goût délicieux de la fraternité.

Mais enfin, la pluie d'or des discours ayant cessé, les fanfares et les orphéons ayant rendu leur dernier soupir, vers minuit, le silence était venu. Les derniers lampions, comme des lucioles mourantes, s'éteignaient dans les arbres séculaires. On n'entendait plus, après tant de cantates, que le cri de quelque oiseau nocturne, ou, sur la route, au loin, le fugitif coassement de quelque bicycle attardé et noctambule. Et, demeuré seul sous les majestueux ormeaux de la Rigaudie,

je regardais surgir et blanchir, dans le chœur, pour ainsi dire, de cette sombre cathédrale verte, le marbre nouvellement érigé, dressé là comme un autel. Pour ne pas troubler son repos, si bien mérité, j'avais eu la discrétion de rester dans l'un des bas-côtés de cette église végétale, ogivale, dans la plus obscure des deux allées latérales où l'amour furtif se glisse, où la rêverie s'isole, où la vieillesse se ressouvient. De là je considérais avec attention l'œuvre du statuaire, pétrification d'une légende; et, comme telle, je l'admirais fort. Mais, en l'admirant, je l'analysais; je cherchais l'idée cachée sous cette forme pure, sous cette grâce intrépide et ce geste inspiré; je lui demandais les preuves de sa vérité, seule chose dont j'aie souci; et, — suivant mon habitude chronique, incurable je l'espère — je m'efforçais de me faire sur ce point un jugement libre, c'est-à-dire aussi peu passionné et aussi peu routinier que possible. La seule influence dont je ne parvenais pas à me garantir, c'était la naturelle sympathie d'un vieux Sarladais pour une gloire du vieux Sarlat; et celle aussi qu'inspire à tout homme une jeunesse morte

en plein rêve, une destinée tranchée dans sa fleur. Ne semble-t-il pas que cette figure indécise, par l'inachevé même de ses contours, ait le charme et comme la magie de l'illimité, et se prête facilement à la progression indéfinie des admirations, illusoire peut-être?

Comme je méditais ainsi, un bruit de pas, lourd et régulier, me fit retourner la tête, et j'aperçus... Était-ce un rêve? Était-ce une hallucination? Je n'en sais rien; mais j'aperçus distinctement une statue en bronze, d'une taille un peu surhumaine, qui marchait vers la statue de marbre.

Malgré le trouble où me jeta cette apparition, je reconnus en elle la statue de Montaigne, descendue de son piédestal habituel devant le Palais de Justice de Périgueux, et, — j'ignore comment, je l'avoue — transportée sous les ombrages de la Rigaudie. Après tout, rien de plus naturel que cette visite faite par le grand moraliste périgourdin à son collègue et ami, pour le complimenter d'abord, et aussi, je pense, pour le reposer, par une familière conversation, de

cette longue journée passée en représentation officielle.

C'est donc sans le moindre étonnement que je vis La Boétie descendre lui-même alors de son socle, et, d'un pas beaucoup plus alerte et plus vif, — du pas d'un gentilhomme un peu spadassin plutôt que d'un magistrat d'ancien régime, — aller au devant du noir visiteur. Celui-ci, la tête courbée, la main dans les plis de sa toge, avec une lenteur et une gravité méditatives, s'avancait, sans le voir encore, vers ce jeune enthousiaste qui, les bras ouverts, le nez au vent, se précipitant comme une trombe, avait l'air de vouloir étreindre ou pourfendre son ami. Je pensais bien cependant qu'ils allaient s'embrasser; et même ce n'était pas sans une mortelle appréhension que je prévoyais ce choc imminent d'un bronze et d'un marbre s'embrassant à s'étouffer. Me rappelant le pot de terre et le pot de fer du bon Lafontaine, je tremblais pour mon frère compatriote. Mais, par bonheur et à ma grande stupéfaction, au moment où ces deux spectres sculpturaux allaient se rencontrer, Montaigne relève la tête, s'arrête,

regarde La Boétie, et, au lieu de se jeter dans les bras de celui-ci, recule d'un pas.

Cet accueil glacial, bien qu'il soit permis à un bronze d'être un peu froid, me fit une peine que je ne puis dire. Hélas! pensai-je, Oreste et Pylade brouillés maintenant! O vanité des affections humaines! Ce Montaigne, que je croyais si dévoué à son compagnon de cœur et qui parlait en termes si émus de leur « soudure fraternelle », le voilà jaloux sans doute des honneurs qu'on lui rend! Fiez-vous donc désormais aux serments d'amitié, et même d'amour!

Je me trompais pourtant, la jalousie n'était là pour rien; et je compris ensuite clairement pourquoi l'auteur des *Essais* avait reculé. C'est que, avec la meilleure volonté du monde, il lui était impossible de reconnaître, dans la blanche et séduisante image qu'il avait sous les yeux, les traits de son collègue bien-aimé : « Vous, le sieur de la Boétie! dit-il... Qui s'est amusé à me piper de la sorte?... » Le marbre répondit : « Nul ne vous a leurré, mon bon ami, c'est bien moi; lisez donc mon nom sur mon socle.. »

— A ces mots, Montaigne sourit, d'un bon sourire de bronze, qui me rappelait vaguement, par sa vigueur d'ironie, avec plus de bonhomie toutefois, le rictus de Voltaire. Et il reprit, d'une voix mordante, un peu métallique, naturellement, mais d'un timbre d'autant plus grave et pénétrant : « A Dieu ne plaise que je donne un démenti à un cavalier si gaillard et de mine si provocante ! Mais, je l'avoue, sous ce costume, j'avais quelque peine à vous remettre, Monsieur mon ami. Il eût fait bon voir, de notre temps, un magistrat ainsi costumé. Une tenue si peu sévère lui eût mérité une beaucoup plus sévère admonestation, comme il mésadvint à tel conseiller de Périgueux que je pourrais citer, si je n'étais affligé de quelque obstruction et difficulté de mémoire... Enfin, il se peut... Que sais-je ? Quand on songe qu'en dix ans un homme quelquefois est tout changé, et une femme toujours, faut-il s'étonner qu'après plus de trois siècles vous ayez subi quelques transformations de vêtements — et de traits ?... Le catéchisme nous a appris d'ailleurs que la résurrection transfigure les corps ; et je dois confesser qu'elle

a singulièrement embelli le vôtre. Il en avait grand besoin, sans mentir; et je n'ai pu taire dans mes *Essais* (1), que vous étiez laid de visage; ce qui, soit dit entre nous, diminuait un peu le mérite de votre exquise chasteté, louée par moi avec plus de complaisance que de compétence... Combien je me réjouis de vous retrouver beau, charmant, vrai brûlot du cœur des dames! »

La Boétie sourit à son tour, mais avec un visible effort, comme si cette plaisanterie amicale avait peine à passer. Habitué pendant si longtemps aux panégyriques, et soumis depuis vingt-quatre heures à leur jet continu, il fit la grimace. D'un ton piqué il répondit. (Je remarquai, entre parenthèses, que, si son timbre de voix différait de celui de Montaigne, tous deux avaient cela de commun, de gasconner très fort; car, à leur époque, la contagion banale de l'accent du Nord n'avait pas encore envahi les provinces du Midi. Mais cette franche saveur du crû, ce parfum de gousse d'ail périgourdin,

(1) *Essais*, livre III, chap. XII, tome 4, p. 237 de l'édition Louandre.

rehaussait l'énergie et complétait le charme propre de leur langage). — « Il est vrai, dit-il, j'ai pu être affecté de quelques mutations et heureuses retouches corporelles, mais ce ne sont pas là mensonges, ce sont fictions tout au plus comme celles des poètes qui ajustent à la vérité un vêtement pour la révéler mieux. Et je m'étonne qu'aux yeux d'un philosophe stoïcien tel que vous, mon corps nouveau ne paraisse pas plus vrai que l'ancien, puisque l'ancien, avez-vous dit et écrit, était dissemblable à l'âme son hôtesse, et que le nouveau a été ingénieusement choisi tout exprès pour lui ressembler de point en point... En effet, à ce grand innovateur que j'ai été, à ce républicain et tribun d'antique marque, emporté d'un souffle oratoire et populaire vers les Républiques de l'avenir, convenait et appartenait de droit, sans conteste, cette belle tournure juvénile, cette fougue de mouvement, cet air crâne... »

Montaigne ouvrit de grands yeux, avec une expression indéfinissable de stupéfaction mêlée de quelque pitié. « Vous m'ébahissez, mon frère... Est-ce que mes oreilles ne m'ont point faussé votre propos?... Vous, tribun !

vous, fauteur de nouveautés en politique et en religion ! Qu'est-ce que j'entends là ?..

— Mais vous entendez là... ce que j'ai entendu tout aujourd'hui ; et je pense bien que si c'était là un conte bleu, des hommes si sérieux et si spirituels, à la suite d'historiens fameux et de renommés philosophes, n'auraient point daigné le répéter...

— Votre aventure est plaisante, à ce que je vois, et votre cas est neuf. Ah ! mon pauvre ami ! Je savais bien que les compliments tournaient la tête aux hommes ; mais j'y croyais les marbres plus insensibles. Ainsi, à force d'ouïr chanter et corner ces chansons sur vous, vous avez fini par y croire aussi, dupe de votre propre légende, complice de vos louangeurs, et, comme vous dites en votre *Contr'un*, « traître de vous-même !

— Cependant, ces louangeurs, songez quels ils sont : leurs noms me bourdonnent encore dans la tête : Henri Martin, Lamennais, etc., etc!..

— Mais tous ensemble, que savent-ils de vous, si ce n'est ce que je leur ai appris, sauf quelques faits notables de votre carrière, qui ne cadrent aucunement avec leur fan-

taisie? Et c'est à moi, avec qui vous avez siégé dans ce cher Parlement de Bordeaux, opiniâtre défenseur des vieilles idées, si peu tendre aux novateurs de tout ordre, que ces gens-là voudraient en remonter!.. Ces voix-là ne sont que des échos, qui se sont fait ricochet; et je sais trop, pour les écouter, qui a poussé le premier son, quelque dix ans après votre mort : un calviniste fanatique, un de ces religionnaires que vous aviez combattus toute votre vie, parce qu'ils haïssaient ce que vous adoriez le plus, la païenne beauté des lettres grecques et latines. L'un d'eux, trouvant de rencontre votre Discours, vous a joué le tour de le déterrer pour le dénaturer, et ce mensonge a fait son chemin, comme tant d'autres bourdes, comme les fausses décrétales, les faux miracles, les fausses reliques, et les gasconades quelconques des historiens.

— Encore ne pouvez-vous, pourtant, récuser un autre témoignage, celui même du *Contr'un*, écrit, il est vrai, sur les bancs de l'école, et en manière d'exercice, mais enfin tout plein du culte de la liberté et de l'exécration des tyrans...

— Certes, oui, je le connais, ce fier discours, et en ai savouré la moëlle. Et il était pareillement connu de bien d'autres que moi quand, à vingt-deux ans, vous avez acheté votre charge de conseiller en la Cour, et que, avant de vous recevoir, on s'est enquis, je pense, comme de juste et comme de coutume, de vos mœurs, opinions et inclinations, pour s'assurer si vous étiez bon catholique et fidèle sujet du roi. Et je ne sache pas que ce morceau d'éloquence ait failli vous barrer l'entrée de ce grand corps, noté pour sa catholicité et sa loyauté monarchique...

— Oui, sans doute, mais...

— Était-ce possible, d'ailleurs, quand, dans cet écrit même, vous gravez d'un burin si fort l'éloge des rois de France ? C'est à peu près la seule touche moderne de votre discours, rempli, au demeurant, de Romains et de Grecs. Or, en fait d'allusions aux choses récentes, vous auriez pu aisément découvrir mieux que cela et que le passage sur les poètes de la Pléiade. Notre temps vous offrait de beaux échantillons de tyrannie, de cruauté, d'asservissement, et tout près de vous : vous n'en dites rien, pas même d'un évènement

des plus mémorables qui a eu lieu à Bordeaux en 1548, un ou deux ans avant la composition de votre livre : la répression féroce d'une révolte protestante par le connétable de Montmorency. En revanche, vous jugez à propos de vanter nos monarques français « si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encore qu'ils naissent rois, semble-t-il qu'ils ont esté non pas faicts comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume... » Voilà, si mon entendement ne m'abuse, une belle et bonne proclamation du droit divin. Et vous écriviez ceci sous Charles neuvième, ou peut-être sous ce roi enfant, François deuxième, qui couvrit de son pavillon le despotisme de la maison de Lorraine ! Il en faut convenir, le moment de louer notre dynastie royale, représentée par cette néfaste lignée des Valois, était mal choisi.

En vérité, si vous n'aviez été alors en l'âge imberbe, vous seriez sans excuse : et c'est dans votre intérêt même que je me suis complu à vous rajeunir en ceci. Pouvez-vous au moins alléguer que cette flatterie inci-

dente était là comme une révérence de style obligatoire, à l'effet d'obtenir l'*imprimatur*? Non. Vous vous souvenez bien, au contraire, que vous n'avez jamais voulu faire ni laisser imprimer cette satire en l'air : votre raison, tôt assagée, en désavouait certains passages et appréhendait le mauvais emploi que des mal intentionnés en pourraient faire ; puis, à cent et mille coudées au-dessus de cette ruade de jeune poulain, pour ainsi m'exprimer, n'éleviez-vous pas, en votre estimation, vos vers latins, délices du grand Scaliger l'Agenois, voire vos traductions de Xénophon et de Plutarque? Vraiment oui ; et il est donc certain que votre éloge de notre royauté, s'il était excessif, était spontané, sincère et franc ; et par cette sincérité et franchise de votre foi monarchique, superposée à un républicanisme de bouche et d'emprunt, jeu d'esprit et antiquaille d'humaniste, vous donniez sans vous en douter la plus belle illustration à votre thèse sur le caractère volontaire de la servitude. Ou plutôt vous démontreriez de cette sorte la nécessité de la monarchie en notre siècle ; car, lorsque les plus sagaces esprits d'une nation, tels que

vous l'étiez assurément, restent imbus du prestige dynastique sous une Catherine de Médicis, et ne se le peuvent extirper du cœur, il est manifeste qu'une souche royale est indéracinable; de même que, par *à contrario* (ainsi que nous disions au Palais), quand les plus médiocres et moutonniers cerveaux. (comme il s'en trouvait peut-être quelques-uns parmi ceux qui vous ont fait cortège aujourd'hui) sont désensorcelés de cette incantation, c'est un signe clair que la fondation ou la restauration durable d'une maison princière sont impossibles. — Mais là n'est pas la question. Il me suffit d'avoir montré, par votre exemple même, la pointe émoussée, l'inoffensive en somme et superficielle portée des idées démocratiques et même républicaines qu'on entendait sourdre à notre époque et bouillonner partout depuis Luther et Munzer, vingt ans avant votre naissance, et que vous ne prétendez pas apparemment avoir le premier inventées...

— Inventées, je ne dis pas, mais exprimées peut-être, à ce que l'on m'assure ..

— Il m'en coûte, je vous le jure, mon bon ami, de vous arracher cette illusion, au

risque de vous écorcher un peu l'amour-propre. Mais, sans remonter à la fallacieuse antiquité, qui a été la première fabrique de ces lieux-communs sur la liberté, sans remonter même à Jean Huss et à ses prédications radicales, oubliez-vous le fameux discours de notre Philippe Pot en nos Etats-Généraux de l'an 1484; oubliez-vous les prédicants luthériens qui, dès l'an 1525, ont suscité par toute l'Allemagne la révolution sociale, et en ont menacé la France (1)? Entre mille, il me revient le nom d'un seul, Michel Geissmayer, qui, dans sa *Constitution chrétienne*, réclamait, en l'année susdite ou la suivante, l'entière liberté et égalité des hommes : « Tous les privilèges seront abolis... Il ne doit exister aucune différence entre les hommes, car personne ne doit être ni plus élevé ni plus à l'aise que son frère; c'est l'inégalité des fortunes et des conditions qui a engendré les discordes, les troubles, l'ambition et l'émeute... » Et ce n'étaient pas là propos de cabinet : il s'en

(1) Voir *L'Allemagne et la Réforme*, tome II, par Jean Janssen (Plon 1889), page 477 notamment.

est suivi des marées de sang, des centaines de châteaux et de couvents pillés, rasés, des villes saccagées, le « divin massacre » de Munzer. Mais ce Geissmayer est-il devenu célèbre pour cela? Point. Il est resté, et non à tort, parfaitement obscur. De ces maximes-là chacun alors avait plein la bouche. Vous n'y avez, en les ramassant, rien ajouté de vous que ce moule admirable où elles sont coulées, et aussi ce charme d'innocuité qui tenait à leur inconséquence même... Et, de vrai, la conclusion manque. Si le tyran fait tant de mal, si sa puissance maudite, comme vous excellez à le montrer, va jusqu'à fasciner et halluciner le vouloir de ses sujets, il n'y a qu'un remède à ce fléau, un seul : le régicide. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit? Combien de théologiens, avant et après vous, ont déduit cette conséquence! On le leur a bien assez reproché. De notre temps, c'était là une question brûlante; et il valait, semblait-il, la peine d'en dire un mot. D'où vous vient ce surprenant silence?

« De ce que la forme, beaucoup plus que la substance, de votre écrit, vous importait. Vous étiez un grand humaniste; c'était là

votre principale auréole aux yeux de vos contemporains. L'humanisme, cette passion épidémique, cette religion philologique, utile à son heure, des grands esprits de notre siècle, élevait au rang de chef-d'œuvre une version bien faite. Votre *Contr'un*, mais c'est une traduction encore; il s'agissait pour vous, avant tout, d'y translater en notre langue maternelle les formules politiques de Sparte et d'Athènes, comme plus tard les *Règles du mariage* de Plutarque et la *Mesnagerie des champs* de Xénophon. Et, à ce propos, n'est-il pas séant d'admirer au passage, chez un révolutionnaire de votre réputation, ce bien singulier goût pour ces deux vénérables prud'hommes de l'antiquité, les plus honnêtes, je le veux, mais les plus paisibles bourgeois du monde, qui auraient été capables d'imaginer la théorie du juste milieu, si Confucius n'en eût été le premier inventeur? Au demeurant, exquis narrateurs, et je leur fais ma bonnetade... Mais je tiens pour assuré que, se complaire à ces écrivains et à ce qu'ils ont produit précisément de plus idyllique, de plus domestique et patriarcal, c'est n'être pas, par tempérament, un grand

remueur de factions. Vous étiez mieux, certes, ce qu'il y a de meilleur à mon avis : un fin lettré, un délicat gourmet de poésie grecque et latine. Vous auriez, à coup sûr, donné tout le brouet noir de Sparte pour un distique bien tourné. Et tenez, mon bon ami, voulez-vous la preuve bien claire du peu de prix qu'avaient à vos yeux les idées contenues dans votre *Contr'un*, malgré leur classique origine : c'est que vous ne les avez pas mises en vers latins. Car j'ai bien des fois remarqué en vous lisant que tout ce que vous avez à dire de sérieux, de vital, de viril, vous le dites en dactyles et spondées. La supériorité de vos vers latins, à ce point de vue, sur vos poésies françaises, est frappante. Vous ne rimez en français que des amourettes, comme si vous n'écriviez ces rimes que pour des femmes. Mais en latin vous rythmez les pensées les plus élevées, les sentiments les plus profonds que vous inspirent votre amitié pour moi et les malheurs de notre âge lamentable. En latin vous dites magnifiquement que, bien à point, et au bon moment, pour nous permettre d'échapper aux désolations de ce vieux continent, la

Providence nous en a montré un autre, tout neuf et tout désert, au-delà de l'Océan; et, dans un langage inspiré, vous nous peignez ce vaste monde. En latin, vous chantez la vertu et flagellez les vices de notre temps, ou patriotiquement célébrez la retraite de Charles-Quint, glorieuse pour nos armes, ou philosophiquement dissertez comme un autre Lucrèce. Au cardinal de Lorraine, à M. de Belot et autres magistrats, au roi Henri II, à moi-même, vous n'adressez des vers qu'en latin. Sur la tombe de Jules Scaliger vous versez des larmes latines; et à François de Guise, catholiquement, vous décernez des louanges latines, jointes à de latines imprécations contre les protestants que vous accusez d'avoir armé contre lui l'assassin Poltrot de Méré. Et c'est aussi dans une pièce latine, adressée en réponse à Jean Dorat, que vous employez votre esprit ingénieux, j'ai regret de le dire, à justifier avec adresse une tyrannique ordonnance par laquelle le roi venait de frapper la magistrature, trop indépendante à son gré (1). Puisque

(1) Voir les vers de Dorat et la réponse de La Boétie dans les œuvres complètes de ce dernier, édition Feugère, p. 411-416.

personne ne nous entend, je ne vous tairai pas que ces jolis petits vers iambiques font une suite étrange à vos éloquents tirades sur la liberté. Mais ceci n'est qu'une parenthèse. Tout ce que je prétends prouver, c'est que vous ne daignez causer politique, j'entends politique courante et vivante, non abstraite et figée, que dans la langue de Juvénal. D'où je viens à penser que, si le sujet du *Contr'un* vous avait vraiment tenu à cœur et secoué le fond de l'âme, vous vous seriez empressé de le richement habiller en hexamètres et pentamètres. Peut-être bien s'était-il dit cela, le pamphlétaire huguenot (1) qui, faisant imprimer pour la première fois, en fraude, l'an 1574, dix ans après votre mort, des lambeaux de votre discours, eut bien soin, très habilement, de le publier en latin... »

A ce trait, je vis la Boétie, qui, pendant cette mercuriale amicale, avait paru soucieux, réfléchi, décontenancé, se dérider et sourire de nouveau, franchement cette fois. Il avait appris jadis à pardonner ces saillies de son

(1) L'auteur du *Réveil matin des Français*, Eusébe Philadelphe Cosmopolite (Edimburgi. 1574).

ami et savait que, s'il raillait parfois, c'était bonnement et sans malice aucune. Aussi, s'asseyant avec tranquillité sur un banc de pierre qui se trouvait là, parut-il résigné d'avance à toutes les bordées. Il avait bien dû naguère subir celle des apologies ! Et Montaigne reprit, poussant sa pointe :

« La vérité, ami très cher, c'est que vous avez toujours vécu en bon royaliste, comme vous avez vécu et surtout êtes mort en bon catholique ; et vos actes sont le meilleur commentaire possible de votre discours. En maintes conjonctures délicates, le Parlement vous délégua pour le représenter : vous étiez donc de nature assortie à son opinion et complexion dominante ; et l'on sait ce qu'il était. L'an 1560, il refusa d'enregistrer d'abord l'édit de Romorantin, comme trop imbu, à ses yeux, de l'esprit de tolérance insufflé par le chancelier de l'Hospital. Et c'est cette cour qui vous confie la mission d'aller faire la révérence en son nom au roi Charles neuvième lors de l'avènement dudit monarque, et, par deux fois, celle plus malaisée, d'obtenir de la faveur et grâce du prince, à force de supplications, le paiement de ses gages arriérés.

Quel homme de sens s'ira loger en la cervelle que de pauvres magistrats, réduits à la famine par le tarissement de leurs honoraires pendant plusieurs années (suivant la malplaisante coutume d'alors), et altérés de l'or royal comme d'eau le désert, auraient précisément élu, pour mettre fin à cette sécheresse d'escarcelles, par le bon plaisir du roy, un conseiller anti-monarchique, le porte-fanion de la guerre aux despotes?... Et si, d'aventure, une première fois il avait pu être à ce point mal avisé, y a-t-il apparence qu'il eût rechuté pareillement en une seconde occasion? En outre, advenant décembre 1562, Bordeaux songe à se défendre contre le soulèvement des Huguenots conduits par Armand de Clermont; et le Parlement, retroussant sa toge, décide l'enrôlement de douze cents hommes; douze conseillers sont commis, les plus vaillants s'entend et les moins tendres aux rébellions, pour commander chacun cent hommes, au préalable équipés par eux, de concert avec les jurats. Et vous étiez l'un de ces douze capitaines, mi-partis de robe et d'épée! Est-ce, dites-moi, d'après le souvenir de cette équipée, qu'on vous a, présente-

ment figuré en quasi mousquetaire? Non, croirais-je volontiers.

« Mais j'allais oublier le plus bel endroit de votre vie, et qui vous a fait le plus d'honneur jadis, maintenant tout à fait ignoré. Toutefois ne le dirai-je qu'à voix basse de peur de chagriner quelques-uns de vos nouveaux amis. La Guyenne plus que nulle autre province du royaume, et, plus que nulle autre partie de cette province, la terre agenoise, était agitée et secouée par l'effroyable démon des discordes religieuses. Catholiques et réformés s'y pourchassaient à qui mieux mieux, fort cruellement, et donnaient beaucoup de mal à M. de Burie, lieutenant général du roi à Bordeaux, protecteur de la paix publique. Entre autres excès, les calvinistes s'emparent par un coup de force, à Agen, du couvent des Jacobins, pour y faire loger et prêcher leurs ministres; au surplus lieu très fort et d'utilité stratégique. De ce informé, et d'autres faits en sens contraire, le roi ordonne à M. de Burie, par lettres des 23 et 24 septembre 1561 (1), de se rendre sur-le-

(1) Voir, sur ces faits et les faits précédemment relatés, entre autres écrits, l'ouvrage de M. Bon-

champ à Agen, avec des gens d'armes et accompagné d'un conseiller en la Cour, pour réprimer l'audace et insolence d'aucuns de ses sujets. Burie fait part à votre Parlement de ce désir princier, et en même temps le prie de porter son choix sur vous, mon ami, pour cette délégation. Ce qui fut fait de bonne grâce. Vous partez donc ensemble, Burie et vous, chevauchant côte à côte, — non, je veux dire l'un derrière l'autre par chemins étroits et défoncés; — beau voyage du reste, en ce pays et cette saison de vendangeurs; et vous arrivez ainsi dans la patrie du grand Scaliger. Alors commencent les tribulations, négociations, perplexités, disputes et vociférations entre partis adverses dans la grand' salle de l'évêché. Et M. de Burie, la tête rompue parmi ces têtes chaudes, médiocrement soucieux d'ailleurs des moines jacobins, paraissait enclin, pour transiger, à laisser les huguenots, moyennant quelques autres concessions, en paisible possession de leur monas-

nafon, sous-bibliothécaire de l'Arsenal, sur la Boétie, (Bordeaux, Chollet, 1888), notamment p. 29 et s., p. 36 p. 18, etc. Très consciencieuse, très complète et substantielle brochure.

tère, puisqu'ils y étaient établis et même assez fortement. Ce sont là cotes mal taillées familières aux politiques. Mais vous, d'un bond vous redressant, avez énergiquement repoussé cette trop molle proposition ; et tant et si bien avez parlé au lieutenant-général, et l'avez persuadé, que, sur vos instances, le 40 octobre de ladite année, il remit les Jacobins au lieu et place des Calvinistes, préalablement expulsés. En quoi, certes, vous avez donné raison au bon droit et fait montre d'autant de fermeté que de justice... Mais d'une telle conduite, convenez-en, il ne se rencontre guère d'exemple en la vie des grands révolutionnaires... Vous démocrate ! Ah ! mon bon ami, si c'est ce côté qu'on loue en vous, laissez-moi vous dire qu'on eût mieux fait d'ériger une statue ici à M. de Cambrai, votre compatriote, qui, par sa commisération éloquente aux maux du peuple, et par la hardiesse de ses idées politiques, encourut la colère d'un puissant roi... Mais j'allais oublier que cet illustre archevêque, mon voisin à Périgueux, m'a chargé de vous présenter ses civilités et de vous assurer du plaisir qu'il a (bien que vous ayez

pris sa place, a-t-il ajouté ensouriant) à vous savoir glorifié dans la ville épiscopale de sa famille, dans un coin du jardin où les évêques sarladais de sa race aimaient à promener leurs religieuses méditations... »

Depuis un moment, pendant que Montaigne lui remémorait ses actes passés, La Boétie semblait peu à peu se réveiller comme d'un long rêve; et, quand son ami eut fini, il resta quelque temps silencieux, le front penché, dans une attitude qui ne ressemblait guère à sa pose sur son piédestal. Il m'avait l'air embarrassé à la recherche de son vrai moi, et préoccupé de le ressaisir.

Enfin, relevant un peu la tête et se remettant debout, il m'apparut en un maintien simple et tranquille, empreint d'une naturelle dignité. Il se tenait droit sans roideur, comme qui ne provoque ni ne fléchit; son visage expressif, irrégulier, avait le bienveillant sourire d'un poète qui n'a jamais su haïr que la haine, et le profond regard d'un songeur qui porte en soi ses Champs-Élysées au milieu des plus grands troubles. Sous cet aspect inattendu, et qu'on eût pourtant juré

être le véritable, je ne saurais dire l'inoubliable attrait dont il me charma.

« Ami, dit-il à Montaigne, bien que vos paroles m'aient failli émouvoir, je ne vous en remercie pas moins; car, d'abord, elles m'ont forcé à me rappeler le dicton fameux de l'antique sagesse : Connais-toi toi-même; et ensuite, elles m'ont fait voir combien sont excusables ceux qui, ne nous ayant oncques vus ni connus, errent dans leurs jugements sur nous après des centaines d'années, quand nos amis mêmes, et les plus étroitement serrés à nos cœurs, sont sujets à se tromper de bonne foi en nous jugeant, ainsi que, me semble-t-il, il vous est advenu tout à l'heure. Et je ne sais même si cette contradiction de nos portraits divers n'est pas leur plus haute et plus intime ressemblance avec nous, comme se modelant sur l'ondoiement marin de notre nature mouvante. Quand vous m'avez rencontré dans la vie, j'avais déjà passé la prime fleur de ma fervente adolescence. Si vous aviez été mon condisciple sous Anne du Bourg, ce martyr de sa foi, en ce temps où l'étude du Droit nous était à tous un

amour généreux, vous ne diriez pas que mon culte de la liberté alors était une contrefaçon de l'antique. Une imitation, soit, mais non servile ni superficielle. Si mon *Contr'un* était une traduction de l'antiquité, c'était, mon ami, comme notre amitié elle-même, où perceait peut-être quelque effort pour faire passer en nos mœurs françaises et modernes ces beaux accouplements de cœurs qu'ont tant célébrés Athènes et Rome. Mais, dites-moi, en était-elle moins vive, moins ferme, moins sincère pour cela?

« Ce n'a été qu'une heure il est vrai, une courte aurore de ma brève journée qui n'a pu atteindre son midi; et, quand ce moment a été passé comme tout passe, il n'est rien resté en apparence du tribun éphémère dans l'âme rassise et rassérénée de l'humaniste et du magistrat. Quelque chose pourtant; quoi? Cette passion de la justice dont vous venez de me louer et dont je fis preuve en d'autres occurrences qu'auprès de M. de Burie. Car, quand la liberté a fleuri dans une âme, c'est en fruits de justice plus tard qu'elle y fructifie. Mais, alors même qu'il n'eût rien subsisté en moi du premier homme, et que

ma destinée eût été d'égrener sans nul lien entre elles les phases successives de ma vie, qu'importe encore ! N'est-il pas permis, de vrai, à la postérité qui nous portraiture, de nous dessiner du côté qui lui plaît, et, parmi nos heures changeantes, de choisir au vol celle où il lui semble qu'elle se mire le mieux, d'un reflet anticipé ? — Encore faut-il, je l'avoue, que cette minute de nous où on nous éternise en nous exhumant pour nous glorifier ne nous représente pas en opposition de tout point avec le reste de notre vie. Et je conviens volontiers que si, par hasard, quelque fureteur de bibliothèque venait à nous révéler un Montaigne ignoré, un Montaigne amoureux, enthousiaste, crédule, plein de foi et de passion, fanatique d'une femme ou d'une idée, en quelque courte matinée de ses vingt ans, ce serait une grande audace de nous planter ce Montaigne-là sur nos places publiques, — bien que peut-être, (qui sait ? comme vous dites) il ait existé... »

Le bronze eut un mouvement de surprise ; il ne s'attendait pas à cette répartie de son ami, qui lui rendait badinage pour badinage.

Mais il aurait eu bien mauvaise grâce à mal prendre la plaisanterie, et se mit à rire. Le marbre continua :

« Aussi je prétends que, si j'ai pu changer depuis l'époque de mon Discours, je ne me suis jamais contredit. Ce n'est pas que j'accuse d'erreur vos souvenirs; mais ils sont incomplets, et, en ne regardant les actes de ma vie que sous une seule face, vous avez méconnu leur physionomie véritable. Ai-je eu la conduite d'un rétrograde? Non, mais d'un modéré, et c'était être singulièrement avancé que d'être tolérant comme vous et moi, à notre époque. Je marchais dans les voies ouvertes par le chancelier Michel de l'Hospital, que j'ai eu l'honneur de connaître familièrement. C'est à moi, lors de mon départ pour Bordeaux l'an 1560, après ma première mission, qu'il a confié le soin de porter à la cour ses recommandations (1), la priant d'user de sagesse en ces jours de démeuce et « de ne point irriter le mal par sa rigueur ni l'augmenter par la licence ». N'est-ce point surtout à ma familiarité et

(1) Voir Bonnefon, ouvrage cité, p. 20.

consonnance avec ce grand homme que j'ai dû d'avoir été plusieurs fois délégué par notre Parlement auprès du roi et de la reine Catherine dont il était alors le conseil, par malheur trop peu écouté? Notre magistrature bordelaise d'ailleurs n'était pas si arriérée que vous le laissez croire; elle brillait de trop de lumières pour s'acharner comme l'ignorance aux ruines du passé; et, si elle a hésité à enregistrer l'édit de Romorantin, on la voit au contraire, deux ans après, accepter avec empressement l'édit de tolérance de janvier 1562, que le Parlement de Paris avait repoussé et au sujet duquel vous savez bien que j'ai écrit un livre laudatif. Quant à mes vers badins en réponse à Dorat, relisez-les et vous y verrez, non la justification à vrai dire de mesures vexatoires, mais le désir de sauver la dignité du Parlement à l'aide d'une explication quelque peu ironique. Ce que le Parlement de Bordeaux aimait en moi, c'était ma modération supérieure encore à la sienne, modération ferme, bien entendu, et intransigeante devant la violence et l'émeute; et c'était aussi mon principal titre à la sympathie de

M. de Burie quand il demanda à la Cour de me choisir pour commissaire. Il ne se trompait pas en me désignant : par ma fermeté, par mon énergie, courageuse peut-être, devant les usurpateurs du monastère jacobin, j'ai justifié l'idée qu'il avait de moi. Modération n'est pas capitulation, tolérance n'est pas défaillance. Et en quoi le respect de la justice exclut-il l'amour de la liberté? Si des catholiques avaient usurpé de même un temple huguenot, je les aurais fait de même expulser. Et, comme j'ai plus tard, les armes à la main, combattu à Bordeaux une révolte huguenotte, aussi bien aurais-je comprimé par l'épée une rébellion catholique. Catholique pourtant, sans doute aucun, je l'étais : religion c'est comme patrie, chose de naissance plus que d'élection ; et abjuration c'est manière d'exil, dépaysement et nostalgie du cœur. Comment donc, mon ami, je le dis en passant, ne serais-je pas sensible aux congratulations de M. de Cambrai? J'en suis charmé, et veuillez bien le lui mander de ma part. Dites-lui que j'espère bien le voir un jour se dresser non loin de moi sous ces mêmes ormeaux, ou

sous les tilleuls d'à côté, et que je me réjouirai comme vous de ce voisinage. J'aime du reste beaucoup les évêques : mon beau-frère, le sieur Lancelot de Carle, était évêque de Riez (1), comme mon oncle était prieur de l'abbaye des Veyssières. Et je n'oublierai jamais quelle bonne fortune a été pour moi, au moment de ma naissance, la nomination du cardinal Gaddi, parent des Médicis, à l'évêché de Sarlat, en ce noir et affreux palais épiscopal que vous savez et qui ne lui remémorait aucunement ceux de Florence. Que serait-il advenu de moi et de mes vers latins, si, en cette petite cité close, puante et obscure, (bien désenpestée depuis et ensoleillée), où le seul ébattement et divertissement des habitants était de se promener en rond tous les soirs sur le sommet de leurs remparts, ce prélat n'était venu insuffler l'air de l'italienne Renaissance ?

« Mais je reviens à mon propos. Qu'est-ce que les actes de mon existence, ainsi rectifiés, ont de contraire, je vous prie, aux idées burinées dans mon *Contr'un* ? On ne l'a pas

(1) Voir Bonnefon, ouvrage cité, p. 15.

compris, et beaucoup en ont parlé sans en avoir rien lu. On n'y a vu qu'un cri de révolte contre le despotisme du roi; mais c'est aussi et surtout une boutade de mépris pour la populaire servilité. J'y dis et y redis sous mille formes cette unique pensée, que les peuples seuls, en courbant la tête, ont fabriqué leur propre joug, qu'ils sont « recéleurs du larron qui les pille, complices du meurtrier qui les tue, et dupes d'eux-mêmes. » J'ai démontré cela, et avec une clarté non pareille. Vérité de tout temps, au surplus, et bonne à méditer par gouvernements quelconques, voire démocratiques; car n'ai-je pas dit que de toutes espèces de tyrans, les tyrans sortis de l'élection étaient peut-être les pires? Mais, en écrivant pour la postérité cette démonstration, qu'ai-je prouvé, au fond, sinon la légitimité de tout gouvernement qui dure un peu, puisque nulle servitude n'est durable qui ne soit volontairement consentie, et que le volontaire consentement des peuples est le fondement de tout pouvoir légitime? Dire que jamais peuple n'est opprimé que de son plein gré, n'est-ce pas dire que toute oppression est justifiable, si

souveraineté populaire est vérité? Et comment donc, partant de ces prémisses, aurais-je pu conclure au régicide, voire même au tyrannicide? C'eût été me faire à moi-même l'affront d'un démenti. Mais, au contraire, rien n'était mieux assorti à la couleur de mes principes que mon éloge incident de la monarchie française d'une tant séculaire durée; d'autant que, comme les anciens, et comme les écrivains politiques de ma génération (1), je tranchais un fossé profond entre monarque et tyran. Et de là encore s'ensuivait mon respectueux maintien, non abaissé toutefois, devant les autorités de mon pays. Mais de là aussi mon dégoût et obstiné éloignement de la politique: car, en même temps que je gardais en mon cœur l'adoration de la liberté, je voyais l'impossibilité de convertir les nations à cette sainte idolâtrie, et j'étais forcé de juger nécessaires, légaux, des gouvernements dont je réprouvais si souvent l'injustice, l'improbité, la cruauté. Voilà pourquoi, cherchant alors une autre

(1) Voir *Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*, par Georges Weill (Hachette, 1892).

Amérique comme refuge mental hors de cette Europe vouée au suicide universel de la servitude aimée et lâchement bénie, j'ai vu s'ouvrir ces deux nouveaux mondes, découverts lors pareillement bien à propos : les lettres antiques par les humanistes exhumées, le Droit romain ranimé, rhabillé, remis sur pied par les juristes. Et, comme toutes les âmes vraiment nobles et libérales de mon temps, j'ai émigré, sans quitter le continent, vers ces deux grandes Indes : le culte du beau et le culte du Droit. Par là, après avoir prouvé en mon imberbe adolescence que l'on est esclave pour l'avoir voulu, j'ai donné la preuve, en mon âge barbu, qu'il est loisible à tout homme de s'affranchir en le voulant bien. Ma conduite ainsi complète mire et explique mon discours : les deux ne font qu'un et ma vie n'est que ma pensée même, dépliée et réalisée.

« Au surplus, en m'adonnant à la philologie littéraire avec une juvénile passion, supérieure en apparence à l'importance et gravité de son objet, je faisais labeur patriotique au premier chef, bien plus que si la politique m'eût enchevêtré en ses filets et

poissé de sa glu. Car rien n'était patriotiquement plus opportun et urgent alors, — vous vous en souvenez bien, mon illustre ami, — que de forger la langue, de la retremper pour la fortifier à sa latine source, de la marteler énergiquement, de l'assouplir aussi et de la damasquiner, pour ses grands coups d'épée futurs. Certes, je vous l'accorde, quand on a cru que mon *Contr'un* avait contribué à engendrer le *Contrat social* (père, à coup sûr, de la *Déclaration des Droits de l'Homme*), on s'est étrangement abusé : n'eussé-je oncques écrit mon *Discours*, Rousseau n'en eût pas moins écrit son traité à son heure. Mais ce qui est vrai et certain, c'est que, sans nos communs et passionnés efforts, où j'ai eu une bien petite part, pour la culture et le noble élevage du parler français, sans vos écrits et ceux de nos amis de la pléiade, et peut-être un peu sans les miens, quels qu'ils eussent pu être, ni Pascal, ni Bossuet, ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire, ni Rousseau, ni aucun des puissants orateurs, philosophes, hommes d'Etat du siècle suivant, n'auraient pu parler leur langue bien sonnante, d'or et d'airain fondus

et mêlés, pour l'émancipation et l'illumination du genre humain. Les artisans de la langue ont dû nécessairement précéder ses artistes.

« Ce n'est donc pas sans raison que, en ce siècle finissant, haletant, tout en fièvre, à la poursuite d'une nouvelle formule du droit, d'une nouvelle forme du beau, ma cité natale m'a rappelé pour me placer entre un tribunal et une école. Aux écoliers, aux magistrats qui passeront sous mon ombre, ma vue sera un conseil muet, inutile, je crois, bon tout de même, d'impartialité ou de labeur, de dévotion à la sainte justice ou à la divine poésie et à la beauté vainement blasphémée des lettres antiques. Jeune toujours, j'aime la jeunesse : ses aspirations et espoirs sont miens. Quant à ceux qui, sans me connaître, me loueraient traitreusement pour faire de moi un tison de discorde entre adverses partis, loin de moi ces hommes de haine ! Ni révolutionnaire, ni rétrograde ; humaniste et juriste, épris d'équité et de vérité : tel je fus jadis, tel je veux toujours être, et mon apothéose ne m'aura point dénaturé. Si je reviens, après trois siècles et plus, résider en la ville où je suis né, ce n'est

point pour y réveiller et attiser les dernières flammèches de publique dissension qui vont s'éteignant ; c'est pour finir, s'il se peut, de les éteindre, et, en tout cas, pour les dominer. Si j'avais vécu assez pour voir, de notre temps, les troubles sanglants du pays sarladais comme ceux du pays agenois, c'est moi, sans doute, que le Parlement aurait expédié ici en mission de concorde et de paix. Peut-être alors aurais-je pu prévenir et empêcher tant de maux : Sarlat pris et saccagé par le sieur de Vivans, la vallée de la Dordogne ravagée, la peste à demeure apportée par les hommes d'armes, des combats incessants, même un combat de cavalerie un jour, sous Domme, au milieu d'un gué de la rivière, et bien d'autres tristes exploits de nos guerres civiles... Cette besogne d'apaisement que, vivant, je n'ai pu faire, mort je la ferai. Que suis-je, après tout ? Je ne suis, n'ai été, ne serai jamais rien, à vrai dire, ô mon ami, que votre ami ! Je le sais, et m'en vante ; oui, je représente ici, incarne et figure l'Amitié, comme la jeunesse et l'espérance. L'amitié qui fait les vraiment égaux, l'amitié qui fait les vraiment

libres; c'est elle, c'est elle seule que j'apporte en présent à mes concitoyens. Qu'est-ce, dites-moi, que les petites disputes et chicanes politiques des Français actuels, si bénignes, en somme, comparées à celles de notre âge ? Je n'aurai pas de peine, croyez-le, sur mon piédestal, à m'élever au-dessus de leurs vaines querelles...

« Toutefois, les hommes de ce temps ont aussi leurs grêles, pluies ou tempêtes à appréhender, et déjà maints petits points noirs à leur horizon grandissent. De plus haut qu'eux, éclairé par l'expérience de nos sombres jours, je verrai ces signes lointains, et, de ce bras levé un peu, de cette main d'une plume armée, je les leur montrerai. Je leur dirai : « Regardez là-bas; des problèmes surgissent, gigantesques, monstrueux, qui relègueront bientôt dans l'ombre vos préoccupations de l'heure présente et en feront la risée de vos neveux. Des batailles rangées s'apprentent, sociales, inouïes, où périra, si vous n'y prenez garde, ce qui vous reste de la liberté, son nom même. Son nom, et c'est quelque chose; mais il faut savoir ce qui se cache sous ce nom réson-

nant, talisman de tant de cerveaux creux. Car esclavage et liberté sont deux Protées multiples de visage, ou deux Phénix de leurs cendres renaissants. Les uns vous ont dit : Liberté, c'est pouvoir; liberté, c'est force, car servitude, c'est défaite politique ou militaire. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'y a qu'à choisir entre tyrannie et esclavage et que liberté est un vain mot? D'autres vous ont dit : liberté, c'est richesse, car servitude c'est pauvreté. Ne les croyez point non plus, car dans les plis tortueux de cette définition, ils ne vous apportent rien que spoliation organisée et légalisée, et destruction définitive des biens sociaux sous prétexte de les mieux répartir. Et des malandrins enfin vont criant : liberté, c'est incendie et destruction, massacre et pillage; liberté, c'est crime, car l'honnêteté, qui bride nos vœux, nous asservit. Vous bâillonnerez la bouche à ces blasphémateurs, vous éteindrez leurs bombes infernales. Mais moi je vous la dirai, la définition véritable... Là-bas, là-bas, bien loin, dans les brumes de l'autre siècle, apercevez-vous, parmi vos points obscurs, celumignon, ce calel tremblottant, cette petite étoile qui

se lève ? Elle a déjà lui sur le monde, elle lui réapparaîtra un jour, quand il sera las et meurtri d'avoir pourchassé le bonheur par tous chemins, hors le chemin du cœur, d'avoir demandé à la concurrence et tournoi des égoïsmes, au débridement des appétitions, la paix sociale, et d'avoir cru à ce paradoxe impie qu'on pouvait être paisibles, heureux, égaux et libres, sans s'aimer ! Cette petite étoile, cette petite lampe céleste, gardez-vous de croire que ce soit farfadet ni astre filant ; et ne soufflez point dessus, bergers, ouvriers, misérables de ce monde ! C'est la lumière qui doit vous sauver ; c'est la vérité qui, déjà venue, revient éclairer l'âme noire ; c'est l'aube prime de ne sais quel christianisme tout spirituel et tout nouveau, de ne sais quelle religion haute et amène qui commence à poindre déjà, de ci, de là, chez les jeunes, chez les enthousiasmés tels que j'étais, et où se rencontreront et rassembleront un jour grands esprits d'abord, petites gens ensuite, quand tressaillera derechef au fond de tous cœurs la parole de salut, la plus simple et plus profonde qu'ait ouïe l'univers et la plus incom-

prise : « Aimez-vous, humains, vous êtes tous frères ! » Car la servitude, ô mes concitoyens, c'est l'égoïsme qui nous incarcère en nous-mêmes, c'est la haine et l'envie qui nous garrottent et nous emmurent la pensée, et qui font du bien de l'un le mal de cent autres. Mais liberté, croyez-moi, c'est fraternité; liberté, c'est amour !... »

Tout en parlant de la sorte avec une ardeur et une force extraordinaires, le marbre peu à peu avait redressé la tête, étendu le bras, repris sa pose sur son piédestal, avec une expression plutôt prophétique qu'oratoire... Si belle en ce moment était sa physionomie qu'ému lui-même à ce spectacle et sentant se réveiller soudain toute son ancienne chaleur d'amitié, Montaigne ouvrit les bras pour étreindre son ami...

Mais il n'eut pas le temps de les refermer... Juste à cet instant, le coq chanta, le vieux coq perché sur la flèche aiguë de notre cathédrale... Et ma vision s'évanouit.

TARDE
